



L'image de l'immigrant sub-saharien dans la société marocaine dans le roman « Le mariage de plaisir » de Tahar Bendjelloun

Fatima Zahra Asma Benladghem-Ghouali

Université Abou Bekr Belkaid, Tlemcen, Algérie
Laboratoire Dylandimed
benladghem.fatima@gmail.com

Nahida Guellil

Université Abou Bekr Belkaid, Tlemcen, Algérie
Laboratoire Dylandimed
nahidaguellil@gmail.com

Reçu le 06-03-2020 / Évalué le 16-05-2020 / Accepté le 15-06-2020

Résumé

Dans le roman « Le Mariage de plaisir », Tahar Benjelloun dénonce, à travers la voix d'un conteur, les dérives d'une société traditionnelle envers les communautés migrantes, venues de régions subsahariennes et installées clandestinement ou non au Maroc, particulièrement à Fès. En effet, c'est à travers le parcours de quelques protagonistes que l'auteur marocain évoque toutes les peines et difficultés que rencontrent ces migrants, à s'intégrer dans une société très conservatrice et obéissant, consciemment ou inconsciemment, à des traditions féodales ancestrales. Dans cette réflexion, nous montrerons comment la politique discriminatoire mise en place par ce pays du Maghreb, a favorisé la mise à l'écart des esclaves et clandestins subsahariens.

Mots-clés : immigration, dénonciation, racisme, subsahariens, clandestinité

"صورة المهاجر الجنوب الإفريقي في المجتمع المغربي في رواية طاهر بن جلون: "زواج المتعة"

ملخص

في رواية طاهر بن جلون ذات عنوان: "زواج المتعة"، يحاول الكاتب وهذا عبر صوت الحكواتي الإبلاغ عن إنحرافات المجتمع المغربي التقليدي، خاصة منه الفاسي إتجاه المهاجرين القادمين من مناطق إفريقيا الجنوبية، سواء عليهم أكانوا ذوي هوية مغربية أو مهاجرين غير شرعيين.

في الواقع، عبر مسار بعض أبطال الرواية، حاول الكاتب إظهار كل الصعوبات والآلام التي يواجهها هؤلاء المهاجرين للاندماج في مجتمع جد محافظ و خاضع لتقاليد إقطاعية قديمة. عبر هذا التفكير، سنوضح كيف أن السياسة التمييزية و العنصرية التي يخضع لها ويطبقها بلد المغرب، قد فصلت بين أبناءها و المهاجرين القادمين من جنوب إفريقيا.

الكلمات المفتاحية

الهجرة ، الإدانة ، العنصرية ، جنوب افريقيا ، مهاجرين غير شرعيي

The Sub-Saharan Imigrant Representation in the Moroccan Society in the Novel of “Temporary Marriage” by Taher benjelloun

Abstract

In the novel “temporary marriage”, Tahar benjelloun denounces abuses in the traditional society towards immigrants coming from subsaharan. They actually settled legally and illegally in Morocco, more precisely Fez. By providing some protagonists’ journey, the marrocan author draws attention to the pain and difficulties faced by these immigrants during their integration into a very conservative society, as well as their obedience, consciously or unconsciously, to ancestral feudal traditions. In this respect, we demonstrates how the discriminatory policy, implemented by such large maghreb country, promotes the separation of sub-saharan slaves and illegal immigrants.

Keywords: immigration, denunciation, racism, sub-Saharans, clandestinity

Introduction

Dans l’œuvre de Tahar Benjelloun, la problématique de l’immigration occupe une place prépondérante car elle reste son principal moteur d’inspiration. Dans « le mariage de plaisir », c’est la représentation du migrant subsaharien installé au Maroc qui est mise en avant. L’auteur revient sur les comportements hostiles que manifestent ses compatriotes et dénonce la haine qu’ils nourrissent envers une population abandonnée à son sort car, évoluant dans des conditions misérables, elle est considérée comme un déchet de l’humanité. Pourtant, il s’agit de personnes qui n’effectuent qu’un transit au Maroc, dans le but d’atteindre la rive européenne.

Tahar Benjelloun revient sur la source même de cette stigmatisation et qui remonte aux années 40/50 du siècle passé, au moment où certaines grandes familles marocaines possédaient des esclaves noirs, ceux qui furent arrachés à leur pays d’origine afin de les servir.

À travers le parcours de certains personnages, Tahar Bendjelloun raconte comment la population subsaharienne, qu’elle soit de nationalité marocaine ou en situation d’illégalité, est considérée comme moins que rien de la part d’une grande majorité de la population autochtone.

« *Le mariage de plaisir* » : le roman de l’ambivalence et du discours dénonciateur

Par la voix d’un conteur prénommé Goha¹, Tahar Benjelloun raconte l’histoire d’un amour difficile entre deux personnes que tout oppose : Amir², commerçant marocain prospère, déjà marié et père de quatre enfants est inexplicablement épris par Nabou³, une jeune et belle peule originaire de Dakar.

Tout commence lorsqu'Amir entreprit un voyage à Dakar pour rencontrer ses fournisseurs. Par le plus grand des hasards, il fit la rencontre de Nabou avec qui il contracta un mariage de plaisir : selon les préceptes de l'islam, c'est une union de seconde noce, de courte durée et qui évite aux hommes de tomber dans le pêché⁴.

Leur amour voué à rester éphémère s'amplifie et Amir prit la décision d'emmener Nabou avec lui à Fès, de faire d'elle sa seconde épouse et avec qui il aura des jumeaux : Hassan et Houcine, l'un noir comme sa mère et l'autre blanc comme son père⁵.

Malgré ce bonheur apparent, la confrontation avec la première épouse fut de taille. Cette dernière, loin d'accepter cette situation, eut recours à tous les stratagèmes possibles pour décourager Nabou et l'éloigner de son mari ; loin d'y arriver, Lalla Fatma sombra dans la dépression et mourra quelques années plus tard. Et ce n'est qu'à partir de cet instant que le couple Amir et Nabou retrouvèrent une sérénité au sein de leur union. Mais la vie est traîtresse et n'épargne personne. Amir finit par mourir ; son fils Hassen et son petit-fils Salim quant à eux connaîtront des destins tragiques à cause de leur couleur de peau.

À travers ce roman, et comme à son habitude Tahar Benjelloun a cherché à dénoncer les dérives de la société à laquelle il appartient et, cette fois-ci, il met l'accent sur l'intolérance et le racisme entre communautés africaines. Il soulève aussi la problématique inquiétante de la montée de l'intégrisme dans un Maroc en plein mouvance.

Notre monde qui découvre l'altérité, notamment avec la politique de la mondialisation, a dans certains cas du mal à l'accepter, ce qui crée une crise dans la relation à l'autre, se traduisant souvent par une dislocation du tissu social. Ainsi, l'autre, à la base inoffensif, devient un gêneur, un ennemi à abattre. Cela se traduit dans le présent roman dans le comportement qu'entretiennent certaines personnes de la communauté Fassi, envers la population subsaharienne qui y séjourne.

Salim, dont la peau noire lui jouera des tours, est le petit-fils d'une sénégalaise et d'un marocain mais aussi le fruit des amours d'une nuit entre leur fils Hassen et d'une jeune métisse d'origine cubaine. Il fut confié à des sœurs religieuses espagnoles, gérant une association pour mères célibataires, puis récupéré par son père quelques années plus tard et élevé par sa grand-mère.

Les années passèrent et suite à une erreur, Salim sera pris pour un clandestin à cause de la couleur de sa peau noire. Ainsi, il sera envoyé au Sénégal par les autorités avec un groupe de subsahariens en situation irrégulière, comme en atteste le passage suivant :

L'appareil photo fut confisqué à Salim. Il protesta au début, réclama son outil de travail, il dit qu'il était marocain, de père fassi et de mère sénégalaise, mais personne ne prêta attention à lui. Il reçut un coup sur la nuque et crut entendre un agent qui disait : "Tous les marocains sont des africains, mais tous les africains ne sont pas des marocains." Quant aux autres africains, ils le regardaient comme un traître, quelqu'un qui reniait son appartenance ethnique et voulait se faire passer pour un blanc, un Arabe, un Marocain issu de la ville de la spiritualité et du creuset de la civilisation arabo-andalouse. Tout d'un coup, il eut honte. Son africanité était là, visible, évidente, et il ne pouvait ni la nier ni la condamner. Son sort était scellé (Benjelloun, 2016 : 196).

La phrase : « Tous les marocains sont des africains, mais tous les africains ne sont pas des marocains. » démontre que l'agent, en charge d'expulser les « clandestins », est dans un état d'esprit tel qu'il reconnaît l'africanité des marocains mais pas l'inverse. Ainsi, l'espace de chaque africain est délimité selon une séparation ethnique ancrée dans le mental.

Dans le même extrait, Salim est jugé comme déloyal aux yeux des clandestins subsahariens, se faisant passer pour ce qu'il n'était pas. Pour ces personnages, la couleur de la peau, ainsi que l'identité sont étroitement liées. Son sort était scellé : un noir ne pourrait être un marocain, c'est donc un étranger.

Si on se réfère aux propos de l'auteur dans cet extrait, nous sommes en présence d'une représentation de l'immigration irrégulière, prise en compte selon la notion de la frontière. Le corolaire de cette prégnance de la frontière entraîne une représentation de l'espace marocain dans le continent africain, et où les subsahariens, n'y sont pas les bienvenus.

Cet exemple, met en avant le cas d'un citoyen marocain qui déchoit de plus en plus et fait figure de clandestin, à cause de sa couleur de peau, sensée reléguer chaque individu à un espace délimité. Salim est représenté comme étant en situation d'imposture, voire un traître aux yeux des autres : il est considéré comme un être qui est dans le déni identitaire, car prétendant être un marocain, un arabe. Cette insistance pour prouver son identité marocaine, suivie du sentiment de honte, sont le résultat d'une crise identitaire qui laisse place au questionnement suivant : « qui est-il vraiment ? » il est le mélange de plusieurs identités, mais dans quelle catégorie se positionne-t-il alors ?

Dans un premier temps, le protagoniste refuse l'identité qu'on lui attribue, et qui a fait basculer ces derniers dans ce qui est appelé « l'étiquetage ». Goffman évoque la notion des « identités virtuelles ». Cette appellation, s'oppose à celle des « identités réelles » (Goffman, 1975 : 19), correspondant à l'incorporation

identitaire qui s'analyse à travers le parcours et l'histoire de l'individu. Ainsi, dans le passage que nous sommes en train d'analyser, l'identité virtuelle de Salim lui fut octroyée par l'agent de police et par l'ensemble des migrants clandestins jugé sur sa carnation de peau ; alors que son identité réelle n'est autre que celle d'un citoyen marocain qui y est né et y a grandi.

Dans le cas présent, nous sommes face à une situation de crise identitaire qui a engendré un sentiment de honte chez Salim, provoquant chez lui une déstabilisation des repères et des systèmes symboliques, puisque son identité est réduite à des identifications effectuées par autrui.

À travers la situation dans laquelle se retrouve Salim, Tahar Benjelloun cherche à dénoncer, tout en exagérant la réalité, un racisme anti-noir avéré au sein de la société Fassie; et le passage suivant le démontre : « Même s'ils partageaient le même continent, loin d'eux l'idée de se considérer comme des Africains. Les fassis étaient blancs donc supérieurs aux noirs d'où qu'ils viennent. » (Benjelloun, 2016 : 18).

Aussi, ce qu'a voulu dénoncer Tahar Benjelloun à travers ce roman, c'est le phénomène des idées reçues et des stéréotypes dont souffre cette même communauté.

La stéréotypie : un syndrome catatonique sociétal

Au sens de schème, le stéréotype apparaît dans le XX^e siècle et devient pour les sciences sociales à partir des années 1920, un sujet d'étude et d'analyse. Le premier à introduire la notion de stéréotype dans son ouvrage *opinion publique* en 1922, c'est Walter Lippmann qui le désigne selon les propos de Ruth Amossy comme : « les images dans notre tête qui médiatisent notre rapport au réel. Il s'agit des représentations toutes faites, des schèmes culturels préexistants, à l'aide desquels chacun filtre la réalité ambiante ». (Amossy, Herschberg, 2014-2015 : 26). Contrairement à Lippmann qui avance que ces images sont nécessaires à la vie en société, les psychologues sociaux américains ont appuyé le caractère nocif du stéréotype, le plaçant sous le signe de la péjoration, l'accusant de simplifier le réel, et de favoriser une vision schématique et déformée d'autrui, entraînant de ce fait des préjugés.

Toujours dans la dénonciation, Tahar Benjelloun a cherché encore une fois à mettre en avant les idées bien arrêtées de la population marocaine envers la communauté subsaharienne : il interroge les préjugés, les mensonges et les stéréotypes à son encontre, ce qui gangrène le bon fonctionnement de la cohabitation

entre ces deux groupes ethniques. L'auteur a fait transparaître cet état d'esprit à travers ces quelques passages :

Tu veux épouser une domestique, une négresse dont la couleur de peau trahit sa noirceur d'âme, mais a-t-elle une âme ? Je me le demande. Enfin, tu es décevant. Fais ce que tu veux, moi, je m'occuperai de l'éducation de mes enfants, je les tiendrai loin de cette chose malfaisante, malodorante. Tu n'es ni le premier, ni le dernier à mettre en péril toute une famille à cause d'une négresse alliée de Satan. Dieu est grand. (Benjelloun, 2016 : 124).

Alors les négresses, les kahlouchates, toujours aussi sales, avec leur odeur de transpiration et leur mauvaise haleine ? (Benjelloun, 2016 : 110)

Jamais, jamais de la vie je ne supporterai d'avoir été supplantée par une négresse, une étrangère sale et qui ne sait même pas parler. Elle a ensorcelé mon mari, elle lui a jeté un sort et moi aussi je suis sa victime. Ce sont des gens sauvages qui nous détestent parce que Dieu nous a fait blancs et propres et eux sont des déchets de l'humanité. (Benjelloun, 2016 : 129).

Dans ces extraits, les attributs récurrents du « nègre » (terme en soi péjoratif en opposition à noir) sont : mauvaise haleine, chose malodorante, transpiration, sales, domestique, sauvage, noirceur d'âme, chose malfaisante, sorcier, alliée de Satan, déchet de l'humanité...

Ce qui est récurrent dans ces énoncés très virulents, c'est l'idée qu'un noir sentirait mauvais, mais qu'il serait un être malveillant aussi. La première idée reçue puise ses racines dans les siècles passés, quand les « Noirs » étaient considérés comme des esclaves bons qu'à servir les blancs. Ainsi, ces derniers parlaient souvent de leur odeur. Dans un livre intitulé *Les races* (angl.), John Baker dit : « Les auteurs des siècles passés abordaient ce sujet avec une plus grande liberté que ceux d'aujourd'hui. De ce fait, Henry Home, dans son ouvrage *Esquisses de l'histoire de l'homme* (angl.), parle de l'odeur forte des Noirs. Dans un livre publié la même année (1774), *Histoire de la Jamaïque* (angl.), Long déclare que les Noirs se distinguent par l'odeur bestiale ou fétide plus ou moins prononcée qu'ils ont tous ». Croyant que les noirs étaient biologiquement inférieurs aux blancs, ce point de vue a fini par se généraliser en occident et ce, jusqu'à nos jours.

Cependant, l'Encyclopédie britannique éditée en 1971, après avoir étudié cette problématique, tire la conclusion suivante : « Il est peu probable qu'il existe des différences appréciables entre les odeurs de transpiration. Les expériences ont montré qu'il est très difficile de distinguer la sueur d'un Noir de celle d'un Blanc. Le sujet est complexe et on a généralement tendance à attribuer les différences

perçues à des facteurs 'raciaux', alors que dans bien des cas elles sont dues à des facteurs sociaux et non raciaux ».

À la manière de l'étude d'Antoine Prost proposée dans un volume de *langages et idéologies* (1973) qui a analysé l'attitude à peine consciente des anciens combattants de 14-18 qui se considèrent comme supérieurs aux politiciens. Dans notre exemple, les blancs se situent en dehors et au-dessus des personnes de couleur noire, se prévalent d'une supériorité physique et morale. En effet, dans l'exemple de la page 129, il y'a une opposition du blanc (propre) au noir (sale), ce dernier étant considéré comme un déchet de l'humanité, sans aucune valeur morale, puisqu'il s'adonnerait à la sorcellerie et à l'incivisme, contrairement aux blancs élus de Dieu purs et propres. Et pour appuyer cette idée nous citerons l'exemple suivant : « Va falloir faire attention, les femmes noires sont connues pour pratiquer la sorcellerie. Ce sont elles qui, avec les juifs, ont inventé la magie noire. » (Benjelloun, 2016 : 155).

Bien que ces extraits soient dans la caricature et l'exagération, ils restent néanmoins violents et heurtant par le choix des qualificatifs, comme l'emploi du mot « chose » pour désigner une personne. Cet adjectif très réducteur, démontre l'extrême déconsidération pour les subsahariens, qui ne sont pas représentés comme des êtres humains mais plutôt comme des créatures quelconques et méprisables.

Cette hostilité envers la couleur noire est en analogie avec l'autre représentation enfouie dans l'inconscient collectif de la population autochtone, celle qui renvoie au deuil, au malheur, à l'austérité, à la peur et à la mort.

Dans la page 190, la couleur noire est méprisée parce qu'elle représenterait tout ce qui est négatif : « Le charlatan s'arrêta soudain de hurler et pointa d'un doigt menaçant un groupe d'Africains, terrorisés par son discours : ils sont noirs comme le péché, noirs comme la nuit du crime, noirs comme la grande porte de l'enfer... les Africains se regardèrent et préférèrent l'ignorer » (Benjelloun, 2016 : 190).

L'ancrage idéologique est tellement profond que dans l'imaginaire collectif le blanc renvoie à la pureté, à la virginité au divin et n'a aucune signification négative. Ce sont toutes ces idées qui octroient aux blancs la liberté de se sentir supérieurs, tout en attribuant aux noirs des préjugés infondés. Ainsi, nous sommes en présence de toute la symbolique des couleurs, traduites en quelques figures ou images figées.

À partir de ces éléments, nous concluons qu'il est désolant de juger les différences d'autrui avant d'avoir examiné les preuves. Il est encore plus navrant de camper sur ses positions après avoir considéré ces dernières. Des préjugés tels que cela, ont rendu des ethnies entières victimes de discrimination et de faux jugements. Mais, en réalité, les préjugés raciaux et la ségrégation ont-ils un fondement solide ?

Toute cette stigmatisation et cette haine poussent ses victimes à se déplacer, à changer d'horizons vers un espace où la couleur de peau n'est qu'un détail, où l'homme est considéré selon ce qu'il est, et non selon ses origines et sa carnation. Partir, devient alors le seul salut de ces catégories d'hommes qui n'ont connus rien d'autres que l'oppression et les humiliations. Mais cet espace, existe-t-il réellement ? Peu importe, tous les risques sont permis lorsqu'on n'a plus rien à perdre.

La traversée du désert

Dans l'extrait que nous allons citer, les informations qui nous sont livrées concernant la traversée du désert restent minimales. L'auteur, via le narrateur, a jugé utile de ne pas trop s'étaler sur les conditions de cette marche, nous livrant que quelques éléments pour nous la représenter, comme la faim et la soif. Cependant, les termes employés sont lourds de sens, donnant une image bien précise de ce qu'a pu endurer Salim et ses compagnons.

Je n'aime pas penser au jour où j'ai décidé de repartir, de suivre mon étoile. A ce que j'ai effacé d'un trait, une nuit où la miséricorde de Dieu et de son prophète m'a nargué. Je suis depuis réduit à rien : une ombre qui erre dans le désert, qui a connu les morsures de la faim et de la soif, c'est flammes de l'enfer. Je marche, je cours avec d'autres parias, mes frères, mes semblables, paumés et sans regard, mais qui ont gardé leur âme et leur souffle qui les maintient debout. Je suis des ombres qui marchent sans se retourner. Parfois je les dépasse et à mon tour je regarde droit devant (Benjelloun, 2016 : 208).

Dans cet extrait, le sujet énonciateur laisse la parole à son protagoniste qui se livre sur ses sentiments les plus profonds, se comparant à une ombre qui erre dans le désert. L'errance spatiale demeure en effet le thème central de la plupart des romans sur l'immigration. En choisissant de vider l'espace terrestre et mental, ils préfèrent enterrer leur passé et leurs souvenirs avec. Les personnages décident de partir pour oublier, devenir autres, naître ou renaître : changer de ville et de vie, d'image ou de visage. Nous retrouvons cet esprit, dans la phrase suivante : « Je n'aime pas penser au jour où j'ai décidé de repartir, de suivre mon étoile. À ce que j'ai effacé d'un trait, une nuit où la miséricorde de Dieu et de son prophète m'a nargué » (Benjelloun, 2016 : 208).

Si Salim et ses compagnons quittent leur terre et entament une marche en direction du territoire espagnol, c'est pour oublier le pays qui les a vu naître (le Maroc et le Sénégal), celui qui, désormais, représente l'injustice et le racisme.

En effet, pour Salim qui ne pouvait se sentir chez lui ni au Maroc, pays qui l'a rejeté, ni au Sénégal où il n'a jamais vécu, entreprendre une traversée vers la voie de l'exil, était devenue son seul salut. Pour y parvenir, il devra débiter sa longue marche par le désert qu'il devra traverser avec ses compagnons, à la recherche de leur dignité perdue.

La notion de l'errance dans ce passage et cette déambulation physique qui les réduit à des créatures inorganiques, attestent d'un affranchissement de la part des personnages de l'ordre établi, en entamant un périple transgressif. Ces personnages sont alors pris dans un mouvement de déterritorialisation, à la recherche d'un monde étranger.

L'espace parcouru du désert est porteur d'une symbolique : Ici, la marche dans le désert fait naître en eux des sensations réelles, comme la fatigue, la faim et la soif. Il est représenté comme une traversée infernale, loin des représentations du désert de Malika Mokeddem, où son personnage trouve refuge dans le désert : « je fais corps avec cette dune, la Barga. Elle est le lit, le tremplin de mes rêves. » (Mokeddem, 2003 : 106).

Cependant, cette image difficile du désert, celle qui fait naître en Salim et ses compagnons le sentiment de désespoir, serait-elle qu'un prétexte ? En effet, les véritables causes de leur détresse sont ailleurs, là où ils n'ont récolté que rejet et rebuffades. Ainsi, l'image de l'espace du désert devient celle du désert identitaire et la désertification de l'esprit pour repartir et se reconstruire de nouveau.

La traversée du désert, au sens propre, serait alors le reflet de la traversée du désert au sens figuré. Elle en devient, la traversée d'un désert identitaire, pour qu'au bout du chemin, retrouver son identité véritable, celle qu'il voudrait qu'elle soit.

D'après l'encyclopédie universalis, l'acception première du terme « ombre » est celle du spectre, un revenant ou un fantôme. L'ombre ainsi définie, elle devient l'objet de plusieurs analyses. Ainsi, pour la connaissance symbolique, l'ombre est synonyme d'une lourde réalité de toutes les angoisses humaines, elle est aussi le symbole d'une présence anonyme et insaisissable. Elle atteste de l'existence d'un autre monde : celui de l'au-delà qui, peut-être, est représenté par un espace clos, étouffant et dans lequel on serait pris au piège. Il ressemblerait à un lieu ouvert, sans contours définis où, privés de ses repères, les risques de s'anéantir deviennent conséquents, selon les dires de Sandrine Cambou.

Si l'on s'appuie sur ces définitions pour analyser notre extrait, les personnages comparés à des ombres représenteraient la mort, des morts vivants, et le désert serait le monde de l'au-delà, celui des limbes aux marges de l'enfer et où leur âme erre.

Conclusion

Il est connu qu'à travers les âges, l'histoire des peuples subsahariens n'a pas été des plus plaisantes et ce, depuis la traite négrière jusqu'à nos jours, avec la vague de l'immigration clandestine que connaît le Nord de l'Afrique et l'Europe. En effet, cette communauté a subi tant d'injustice, que ce soit sur sa terre natale par le colon blanc, ou sur une terre étrangère, contrainte de s'y installer pour survivre.

Cette part sombre de l'histoire et qui se perpétue jusqu'à nos jours, Tahar Benjelloun a voulu la mettre en exergue à travers la fiction en s'attelant à dénoncer par le biais de la caricature et l'exagération, tout en diabolisant sa société : les abus, le racisme et la stigmatisation dont fait l'objet la population subsaharienne, au Maroc.

Pour mieux comprendre cette image que renvoie l'immigrant subsaharien dans ce roman, nous nous sommes focalisés sur quelques points ayant généré le trouble identitaire que peuvent développer certaines personnes de couleur, résidant au Nord du Maroc: d'une part, l'ambivalence par rapport à l'espace, d'autre part, le fait de ne pas savoir comment se positionner quant à l'appartenance à une communauté et, enfin, la traversée du désert à la recherche d'un statut d'exilé, afin de retrouver un semblant de dignité perdue.

Ce qui ressort dans le discours dénonciateur de Tahar Bendjelloun, c'est que le subsaharien qui atterrit à Fès plus précisément, n'a aucune chance de s'intégrer dans cette société satisfaite d'elle-même, que sa présence aussi légale soit-elle, ne sera tolérée et qu'il fera toujours l'objet de préjugés infondés.

Bibliographie

Amossy, R., Herschberg Pierrot, A. 2014- 2015. *Stéréotypes et clichés*. Paris : Armand Colin.

Baker, J. R. 2013. *Race*. Third Edition.

Benjelloun, T. 2016. *Le Mariage de plaisir*. Mayenne : Gallimard.

Cambou, S. 2007. « Les ombres et l'au-delà dans les arts du XIX^e et du XX^e siècle ». *Acta fabula*, vol. 8, n°3. URL : <http://www.fabula.org/revue/document3424.php>, page [consulté le 05 mars 2020].

Delaunay, A. « Ombre » *Encyclopædia Universalis*. URL: <https://www.universalis.fr/encyclopedie/ombre/> [consulté le 05mars 2020].

Goffman, E. 1975. *Stigmaté : les usages sociaux des handicaps*. Paris : De Minuit.

Mokeddem, M. 2003. *La transe des insoumis*. Paris : Grasset.

Robin, R. 1973. « Le Mouvement social ». *Langage et idéologies : Le Discours comme objet de l'Histoire*, N° 85, p. 3-1.

« L'odeur corporelle et la race ». *Réveillez-vous !* 1978. g78 8/4. p16-19. URL : <https://wol.jw.org/fr/wol/d/r30/lp-f/101977723> [consulté le 05 mars 2020].

Notes

1. Goha est la prononciation orientale de « Juha » ou « Joha », personnage mythique de la littérature orale et populaire arabe. Le conte arabe ainsi que la littérature de la période gravite autour de ce personnage fourbe et intelligent. Comme pour dédramatiser la problématique du racisme et des comportements hostiles d'une partie de la population marocaine à l'égard des migrants subsahariens, Tahar Bendjelloun met en scène symboliquement ce personnage conteur pour avoir l'effet d'une caricature.

2. Qu'on peut traduire littéralement par « Prince » ; une autre symbolique qu'utilise l'auteur pour mieux marquer le contraste et l'ambivalence qu'il dénonce.

3 Le prénom de Nabou est très répandu au Sénégal, il représente le diminutif de Seynabou qui est la consonance qu'utilisent les gens de l'Afrique Centrale pour désigner Zaynabou, et qui vient de Zeyneb. En islam, Zeyneb est la fille du prophète Mohamed SAW et de sa première épouse Khadidja. Cette femme, était surtout connue pour son dévouement et pour sa grande loyauté envers son mari Abu al-Aas ibn al-Rabee

4 Le mariage temporaire (en arabe : **زواج المؤقت**, *zawādj al-mu'aqat*), mariage de plaisir (**زواج المتعة**, *zawādj al-mut'a*) ou *mut'a*, est un mariage contracté pour une durée déterminée convenue entre les époux. Ce mariage ne peut se faire que sous certaines conditions. Cette institution pré-islamique est toujours reconnue par les musulmans chiites, minoritaires. Il est aussi connu sous le nom de *sigheh* (persan : **صیغه**) en Iran, pays à majorité chiite.

5 Même référence faite aux incohérences historiques liées à l'islam. Le cousin du prophète Mohammed appelé Ali a marqué l'histoire de cette religion et celle des chiites plus tard qui le revendiquent comme étant le « vrai messager » de Dieu. Cette référence religieuse rappelle la pratique aussi du mariage de plaisir chez certaines communautés musulmanes moins orthodoxes. Sidna Ali avait deux jumeaux : Hacna et Hocine qui ont connus une fin tragique et qui effleure l'effroi. Et comme l'auteur s'inscrit dans une perspective dénonciatrice des incohérences et des contrastes de la religion, il propose dans sa fiction que ces deux jumeaux naissent avec des couleurs différentes : l'un noir et l'autre blanc, comme pour appuyer cette idéologie de contraste religieux.